

Cătălin Dorian Florescu

L'HOMME QUI APPORTE
LE BONHEUR

Roman traduit de l'allemand (Suisse) par
Élisabeth Landes

ÉDITIONS **S**YRTESS
DES

Premier chapitre

Le fleuve accueillait les morts en douceur, comme s'il avait su que ce n'étaient pas des morts comme les autres. L'East River, parfois si impétueux, déroulait dans l'aube un vaste ruban de plomb. Il était patient, il ne voulait pas s'ingérer dans les affaires des hommes. Il n'aurait plus les morts du ghetto ce jour-là, mais il en aurait d'autres. C'était quasiment certain.

Sur les rives de Manhattan il y avait toujours quelqu'un pour s'en remettre à lui : un désespéré, un épuisé, un fou. Ou pour lui en remettre d'autres, victimes d'une agression ou d'un règlement de comptes. Le fleuve n'était pas difficile. Quelques jours plus tard il relâchait les corps et les rejetait à terre, des quais du port affairé au sud à la rive sableuse et aux appontements vermoulus de la Bronx River.

Ce n'était pas à lui de se soumettre mais aux hommes puisque c'était ici précisément qu'on avait bâti une ville. Et à présent il s'accordait une pause et observait, impassible, l'équipage du vapeur porter à bord les petits cercueils blancs. C'est à peine si on les distinguait de l'épaisse couche de neige qui recouvrait la ville depuis la veille au soir.

Les hommes étaient habitués à ce travail. Deux fois par semaine le bateau transportait les nouveaux morts du ghetto à Hart Island. Leurs mains étaient rompues à cette tâche, qu'ils accomplissaient diligemment. Le capitaine,

un personnage rustre et revêche, les observait du bastin-gage. Lui aussi avait l'habitude — de les exhorter à aller encore plus vite. Et grand-père — un garçon de quatorze ou quinze ans —, celle de regarder le vapeur se détacher du quai et s'ébranler pesamment, pour mettre le cap sur le cimetière des pauvres.

Mais la plupart du temps il n'accordait au bateau qu'un regard furtif. Il avait mieux à faire, il lui fallait amasser quelques *cents* pour remplir son estomac qui criait famine. D'un petit pain rassis fourré d'un hareng, d'un sandwich aux cornichons, de quelques *knishes*, ces rissoles consistantes aux pommes de terre, ou d'un bortsch roboratif sur Orchard Street, dans le quartier juif.

À l'instar du fleuve, il n'était pas difficile. Peu lui importait qui le nourrissait — Irlandais, Italiens, Juifs — pourvu qu'il ait quelque chose à se mettre sous la dent. Et quand il lui restait six *cents* le soir, pour passer la nuit au foyer des crieurs de journaux, c'est que la journée avait été bonne. Elle n'était parfaite que lorsqu'il pouvait s'offrir aussi du tabac à chiquer.

Grand-père n'aurait jamais avoué que la vue du vapeur lui faisait quelque chose, quand ce dernier longeait les rues de l'East Side, lesté de son chargement dérisoire — ou précieux. Simple question de point de vue.

Ce n'étaient que quelques morts de plus, ils ne portaient pas de noms illustres, et parfois n'en avaient pas du tout, lorsqu'ils étaient morts à la naissance, non baptisés. Souvent aussi ils ne laissaient personne sur le quai. Comme ils ne pouvaient même pas s'offrir la mort, c'est la Ville qui payait leur enterrement rudimentaire. Pour une fois, une unique fois, les morts y trouvaient leur compte.

Quand il cirait des bottes au bout de Delancey Street, chantait les rengaines du jour au coin d'une rue entre Union Square et Chatham Square ou vendait ses journaux devant les fabriques et ou les synagogues, le bateau n'était

qu'un lointain souvenir. De même quand il se battait pour un mégot de cigarette ou un fond de bière devant l'un des innombrables tripots. Rien qu'un souvenir, mais un souvenir indélébile.

Aucun des garçons n'aurait avoué qu'il se laissait impressionner par ces transports, mais chaque fois ils se trahissaient. Ils regardaient un peu trop longuement ou crachaient leur tabac avec une indifférence un peu trop marquée, après avoir marmonné : « Ça vous arrive plus vite qu'on ne croit. »

Régulièrement les morts de l'East Side passaient devant eux. C'était comme ça, point. La vie était déjà assez compliquée, on n'allait pas, en plus, l'encombrer de la mort. Il n'empêche que, si on l'avait questionné en tête à tête, grand-père aurait peut-être convenu que sa hantise c'était justement cela : finir là où allait ce bateau. Mais personne ne le questionnait. Il n'y avait personne. Il était seul.

« *Volevo an impressive funerale* », dirait-il encore, une fois vieux, dans son étrange salade linguistique. Un fiacre noir aux parois de verre à travers lesquelles on le verrait couché sur de la belle étoffe dans son plus beau costume. Et derrière lui, une fanfare. C'est ainsi que les Irlandais et les Italiens traversaient le ghetto avec leurs morts. Leurs derniers sous y passaient — quand ils en avaient. C'est ce qu'il aurait voulu lui aussi, mais qu'il n'a pas eu. À la fin, c'est seuls et à pied que nous avons suivi, ma mère, Pasquale et moi, son modeste cercueil.

Le 1^{er} janvier 1899, à mi-chemin entre le Brooklyn Bridge et Rutgers Slip où il se baignait dans le fleuve l'été, grand-père contemplait l'agitation qui régnait sur le môle. Il aurait bien ri, si on lui avait affirmé que l'East River n'était pas un fleuve mais un bras de mer très étiré. Les habitants du ghetto le voyaient tous comme un fleuve, celui auquel ils remettaient leurs ordures, leurs excréments, leurs morts.

Qui les lavait, et au bord duquel ils allaient parfois s'asseoir quelques instants, pour échapper à la promiscuité de la ville.

Grand-père était content, le dernier jour de l'année il avait écoulé pas mal de journaux dans le bas de Broadway, alors que s'y étaient faits rares ses principaux clients : les vendeurs ambulants qui avaient toujours besoin de papier d'emballage. La violence du vent avait découragé la plupart d'entre eux, qui ne s'étaient même pas déplacés.

Il s'était époumoné à crier « Sensationnel ! », ce qui faisait presque toujours son petit effet. Grand-père n'était pas regardant quant aux sensations qu'il proclamait régulièrement. Quand il vendait dans Elizabeth Street essentiellement peuplée d'Irlandais pauvres, la sensation portait sur ces Anglais qui opprimaient l'Irlande. Dans Mulberry Street, la sensation — un attentat contre le roi, la sécheresse, une épidémie dans le vieux pays — était du fait sur mesure pour les Italiens. Sur Orchard Street, en revanche, il importait de médire du tsar.

Son chef, Paddy-un-œil, l'avait instruit :

— Pour un meurtre ici en ville, tu cries une fois : « Sensationnel ! » Moscou et Kiev chassent les Juifs de la ville ? Une grande famine sévit en Russie et décime les Juifs ? Tu y vas de deux « Sensationnel ». Et le jour où il ne se passe rien, de trois : il faut bien vendre !

Les occasions de clamer le sensationnel étaient innombrables. Seuls les morts du ghetto ne faisaient sensation pour personne.

Paddy-un-œil n'avait que deux ou trois ans de plus que lui, mais c'était un grand expert du sensationnel. On l'appelait Paddy-un œil non parce qu'il était borgne — il lui manquait seulement trois doigts — mais parce qu'il disait à un garçon qui n'avait pas écoulé son lot de journaux : « Pour cette fois je veux bien fermer un œil, mais la prochaine fois n'oublie pas que j'en ai deux. Alors, décarcasse-toi. » Avec lui chacun avait droit à une deuxième chance.

De Paddy-un-œil les garçons ne craignaient guère les taloches, car il levait rarement la main sur eux. Pourtant on avait la main leste dans le ghetto. Que ce soient les policiers, les gars plus âgés, les marchands dont ils pillaient les charrettes. Le père, pour peu qu'on ait un vrai père. Et qu'il n'ait pas filé depuis longtemps vers l'Ouest, après avoir épluché les affiches qui promettaient des pépites d'or grosses comme la tête.

Plus que les coups, ils craignaient de perdre les bonnes grâces de Paddy-un-œil et de se retrouver sans emploi. De ne plus se voir attribuer les meilleurs emplacements, au coin des rues animées ou devant des restaurants connus comme le Delmonico's ou le Lüchow's. Ce qui signifiait crever encore plus de faim. Et ce qui vous attendait après, on le voyait deux fois par semaine remonter le fleuve en crachotant bruyamment.

Si grand-père était un crieur de sensations non dépourvu de talent encore que dilettante, Paddy-un-œil était, lui, la puissance occulte qui régnait sur tout ce qui, de près ou de loin, rapportait de l'argent dans la rue : contrebande de cigarettes, trafic d'alcools, vente de journaux et jeux de pile ou face. Si jeune qu'il fût, Paddy-un-œil avait tout d'un « vieux renard ».

Le seul qui surpassait en prestige Paddy-un-œil Fowley pour les petits gars des rues était Houdini. Ils adoraient ce magicien qui, en un rien de temps, se libérait de ses menottes. Pour lui ils allaient jusqu'à se priver de manger, afin de mettre de côté les dix *cents* du billet dans un théâtre miteux de la Bowery ou à l'Huber's Museum d'Union Square. Ceux qui étaient fauchés contemplaient les affiches du petit homme râblé : *Houdini – L'incontestable roi de la menotte!* Comme si quelqu'un avait jamais voulu lui contester son titre ! Bouche bée, ils le regardaient.

Quand les gamins qui avaient de l'argent sortaient du théâtre, les gamins sans le sou les assaillaient. S'ils ne

racontaient pas, ils prenaient une raclée. S'ils racontaient mal, c'était pareil. Ils inventaient donc sur Houdini des histoires à dormir debout. L'un prétendant que le magicien lui avait passé les menottes sans qu'il s'en aperçoive. Et l'autre rajoutant : « Et pas qu'à toi, il les a passées à tout le public. » Après quoi on hochait la tête avec componction et crachait par terre.

Un Houdini ne se laissait pas pincer par la police. Un Houdini se sortait de toutes les situations. « Être un Houdini » ou « être comme Houdini » en disait gros. C'était avoir plus d'un tour dans son sac. Ne pas se laisser marcher sur les pieds. Être malin. Très malin. Un Houdini ne finirait jamais sur le bateau de l'Assistance aux pauvres.

Grand-père lui aussi avait un surnom, on l'appelait L'Allumette. Non parce qu'il était très maigre, ils l'étaient tous. La plupart d'entre eux devaient s'acheter des bretelles pour empêcher leur pantalon de glisser, le commerce des bretelles allait bon train dans le ghetto. Non, grand-père, tout simplement, s'enflammait vite.

La neige qui avait commencé à tomber au début de cette soirée de la Saint-Sylvestre avait transformé le ghetto. Les décharges, les tas d'ordures, les puisards, la boue, les détritrus des marchés de plein air, tout ça reposait sous une couche immaculée qui épaississait à vue d'œil.

Il neigeait sur les chapeaux noirs des Juifs orthodoxes, les haredim, et les foulards des Italiennes qui cherchaient encore un reste de farine ou d'huile et quelques vieilles patates pour leurs beignets, leurs *sfinigi*. Il neigeait sur les échelles de secours, les stores des magasins et les perrons si vivants l'été, quand on désertait les logements étouffants. Il neigeait obstinément sur les devantures des boutiques, les paniers et les bacs, les robes et les costumes exposés dehors. Ces innombrables choses dont on avait aussi besoin dans le ghetto.

Il neigeait sur les putains d'Allen Street qui se risquaient dehors malgré le froid pour racoler le client. Et qu'il s'agisse de Juifs pieux, d'Irlandais saouls ou de simples curieux qui habitaient au-delà de la 14^e Rue et venaient s'amuser ici, elles leur prodiguaient pareillement leur bénédiction. « Vous ne voulez pas venir prier avec moi ? » leur criaient-elles sans faire de distinction. Quand elles se promenaient l'été à l'ombre du métro aérien, elles laissaient tomber un mouchoir et celui qui la ramassait pouvait venir faire la prière avec elles. Mais par ce temps épouvantable elles ne se montraient qu'un instant et rentraient vite se mettre au chaud dans leur vestibule.

Il neigeait sur les images de San Rocco et de la Madonna del Carmine, les crucifix, les cierges et les rosaires des Italiens, les livres de prières, les talits et les menoras des Juifs en vente sur les étals. Il neigeait impitoyablement, très démocratiquement, la neige recouvrait tout le monde, de Battery à Inwood. Le vent s'engouffrait dans les rues encaissées, comme aspiré par l'organisme d'un géant gisant à terre. Comme un poison.

Ce vent éprouvait durement hommes et bêtes. Mais tandis que les gens se repliaient dans leurs séjours douillets, les chevaux restaient patiemment au bord des rues. Peu à peu leur dos, leur tête et leurs naseaux se couvraient de neige, ainsi que les charrettes qu'ils tiraient derrière eux à longueur de vie. Les bêtes étaient paisibles, elles avaient survécu aux tracasseries des humains, elles survivraient à celles de la nature. Elles épiaient le souffle du vent. De temps à autre elles fouettaient l'air de la queue, fermaient leurs yeux bienveillants, et leurs oreilles pointues frémisaient comme si elles s'efforçaient d'épier encore mieux.

Leurs propriétaires se pressaient dans les tavernes de Mulberry Street et les bouges de la Bowery. Pour les pauvres aussi la Saint-Sylvestre avait son importance, surtout pour eux, même. C'était une des rares occasions de tout oublier

quelques heures durant. Et pour les ivrognes une énième bonne raison de boire. Tandis que le jour déclinait et que la ville se préparait à la fête, on commençait dans l'East Side à oublier et à boire. Ou à boire et oublier, selon ce qui, des deux, allait le plus vite.

À ce moment-là grand-père avait traversé la Bowery depuis longtemps et s'était enhardi à pousser jusqu'au bas de Broadway. Il ne le faisait pas souvent, il ne se sentait chez lui que dans le ghetto. C'était son territoire, là il connaissait les règles, là il était un Houdini. De l'autre côté, à Broadway, sur la Cinquième Avenue et dans les quartiers du Nord, il était en pays étranger. Il n'était jamais allé à l'étranger, mais c'est sûrement comme ça qu'on devait s'y sentir. On avait les deux pieds dans le même sabot et l'air idiot. À quelques centaines de mètres, de l'autre côté de la Bowery, on était déjà dans un autre monde.

Les femmes portaient des robes de soie, de velours et de brocart, des étoffes aériennes couvertes de dentelles, des ceintures de satin noir, des écharpes de gaze soyeuse. Les hommes, des hauts-de-forme de feutre blanc ou de paille jaune clair à large ruban noir moiré. Des manteaux de loutre à col de zibeline. Quand ses semblables à lui étaient affublés de casquettes crasseuses, de pantalons informes, de vestes déguenillées, et souvent n'avaient même pas de chaussures.

— Si tu veux y aller cirer les bottes ou vendre tes journaux ne crache pas ton tabac dans la rue. Mes gars ont du style. Entre dans un bar, où tu trouveras des crachoirs. Et surtout ne jure pas. De l'autre côté, les gens sont très pieux. Et maintenant file et arrange-toi pour vendre un peu, nom d'Dieu !

Ainsi leur parlait Paddy-un-œil.

En cheminant vers Downtown, grand-père n'avait guère vendu de journaux. Il ne s'était pas passé grand-chose, aussi, ces derniers temps. On ne pouvait pas se fier au monde, il vous laissait toujours en plan quand la faim était à son

comble. Les dernières vraies sensations, il les avait criées en novembre. Le 26 de ce mois-là, le *SS Portland* avait coulé en faisant route vers le cap Cod et les cent quatre-vingt-douze passagers et membres de l'équipage s'étaient noyés. Et le 5 avait eu lieu à Berlin la première d'une pièce d'un Allemand qui s'appelait Hauptmann. Grand-père savait prononcer « Berlin », mais pas « *Fuhrmann Henschel*¹ », et il avait donc arpenté l'immense salle de l'Atlantic Garden en criant : « Sensationnel ! Sensationnel ! Hauptmann à Berlin ! Une première incontestable ! »

Il n'avait guère eu de succès, la plupart des clients étant désormais italiens là-bas, mais il en avait récolté au nord, sur la Deuxième Avenue. Ce jour-là il y avait vendu presque une centaine d'exemplaires. Hauptmann semblait y être populaire, et grand-père, quant à lui, l'aurait bien gratifié chaque mois d'une première imprononçable.

Mais les gros titres de la sensation numéro 1 remontaient au mois d'octobre. L'arrivée de Theodor Herzl à Jérusalem avait mis tout le ghetto en émoi. Les Juifs lui avaient arraché les journaux des mains. Ils l'avaient étreint, embrassé, lui avaient glissé des friandises. En une demi-heure il avait gagné de quoi s'offrir un festin au Dolan's : œufs durs, langue marinée, bœuf salé aux haricots, tourte aux huîtres, café, cigare. Ce jour-là il avait bu dans une véritable chope à la santé de l'entreprenant M. Herzl, au lieu de vider le fond d'un fût.

Mais la seule nouvelle, hélas peu spectaculaire, de décembre était celle d'une machine qui avait atteint les soixante-trois kilomètres à l'heure. Le *Times* l'appelait *automobile*, et ce n'était pas ce qui avait fait vendre l'édition du jour. Paddy-un-œil était furieux, mais que pouvait un honnête crieur de journaux à ce fiasco, si le monde ne

1. Gerhardt Hauptmann, *Le Voiturier Henschel, pièce en cinq actes*, traduit de l'allemand par Jean Thorel, Paris, Plon, 1901. Drame naturaliste. (N. d. T.) (Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'éditeur.)

lui fournissait pas quelque honnête nouvelle? La faute en revenait au monde, et non à lui. N'empêche que Paddy-un-œil n'avait rien voulu savoir, il ne lui avait même pas laissé son pourcentage sur sa maigre vente. « Bon Dieu, tu m'prends pour Houdini ou quoi? Si tu fiches rien, t'auras rien non plus. » Il était comme ça, Paddy Fowley. Si le monde ne donnait pas de son plein gré, à eux de le presser pour en tirer quelque chose.

Arrivé dans le sud de Broadway, grand-père avait faim. À vrai dire la faim ne le quittait pas, il avait très faim ou il avait un peu faim, mais toujours il avait faim. Les garçons des rues pouvaient échapper au policier, aux coups du père, de l'amant en titre de la mère ou à l'Aide à l'enfance qui les attrapait de temps à autre, mais aucun d'eux n'échappait à la faim.

« Nous ferons de toi un être humain digne de ce nom », disaient les gens de l'Aide à l'enfance. Or, s'il était sûr d'une chose, c'était bien d'être un humain. La condition humaine n'avait pas de secret pour lui. Et il les laissait causer, tout en cherchant à récupérer quelque chose de comestible. Ils lui donnaient à manger, puis il s'envolait de nouveau.

Ils voulaient faire de lui un véritable Américain, mais ça aussi il l'était depuis longtemps. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il vivait de ce côté de l'océan. Ce qu'il y avait eu avant il l'ignorait. Il se rappelait vaguement avoir entendu dire qu'il était né là-bas de l'autre côté, en Europe. Seulement, où? On lui avait conté tellement d'histoires sur « là-bas » que tout se mélangeait dans son esprit.

Quand un Rital se vantait qu'en Italie on supportait mieux la faim qu'en Amérique et que les propriétaires terriens y étaient encore pires qu'ici les Astor et les Vanderbilt, il le croyait et se voyait facilement né à Pietramelara. De parents qui auraient vécu et crevé de faim dans d'étroites ruelles caillouteuses près du Monte

Maggiore. Et se seraient peut-être hâtés à sa naissance vers l'église de San Rocco, pour demander au saint de le protéger des maladies.

Et quand on lui racontait le miracle de Notre-Dame du Mont-Carmel à Palmi où, pendant trois jours, la statue de la Sainte Vierge avait remué les yeux et son visage changé de couleur, il se disait qu'il était bien possible que les siens aient assisté à cela. « Comment faisait la Sainte Vierge avec les yeux ? » demandait-il, chaque fois, au garçon italien qui, chaque fois, répondait : « Comme ça », en imitant la Vierge Marie.

Et quand le minuscule Berl qui boitait — le meilleur crieur de journaux de toute la bande — lui narrait son périple à travers la Galicie, à trois ans avec ses parents, pour aller prendre le train de Hambourg à la frontière prussienne, grand-père répétait avec application « Ga-li-cie ». Comme pour tester si la Galicie lui irait. Un moment il pensa d'ailleurs avoir peut-être fait ce voyage lui aussi. Mais il écarta cette idée : « Juste idiot ! »

Et quand, dans la cave à charbon de la poste où ils pouvaient dormir grâce aux relations de Paddy Fowley, ce dernier racontait la faim de ses parents, une faim irlandaise cette fois, il se sentait complètement irlandais. Mais cette idée-là aussi il la repoussait. Il y avait trop de bonnes histoires pour se fixer sur une seule. Quand un garçon lui demandait ce que c'était, en fin de compte, son histoire à lui, il haussait les épaules. Et si l'autre ne lâchait pas l'affaire, il lui mettait une beigne. Grand-père, on le sait, s'enflammait vite.

Il se disait qu'un jour il prendrait le temps d'imaginer une bonne histoire. Une histoire qui deviendrait alors la sienne. En attendant, ça lui suffisait de savoir qu'il était un humain et un Américain. Un Américain affamé. Et il y avait une troisième chose qu'il savait : qu'il n'était pas un fils. Quand il se pressait certaines nuits contre le dos de

son voisin de lit dans un hôtel minable à cinq *cents* la nuit, sans pouvoir dormir à cause de la chaleur ou du froid, il pensait : « Bon Dieu, un gars comme moi c'est pas possible. Mais d'où est-ce que je sors ? » Il avait beau se creuser la tête, aucun père, aucune mère ne lui venait à l'esprit.

Peut-être était-il tombé de la Lune, il avait entendu dire qu'un homme habitait là-haut. Quand il s'imaginait en train de tomber de la Lune pile sur New York, son corps s'alourdissait et ses yeux se fermaient lentement. « Un peu plus et je serais tombé dans la mer. Devant Coney Island peut-être », grommelait-il encore en glissant un bras sous sa tête. Il tombait, il tombait, et Coney Island grossissait à vue d'œil, les dunes de sable surgissaient devant lui ainsi que la grande roue du parc d'attractions de Steeplechase dont il avait vu une photo dans le journal. Il voyait les hôtels de luxe à l'est, et West Brighton délabré, grouillant de bouges, de champs de courses, de dancings et d'établissements de jeux dont il avait aussi entendu parler.

Le sommeil ne le délivrait pas, il continuait à tomber en rêve. Le vol changeait de direction, il survolait Brooklyn, et bien qu'il ne fût jamais allé à Brooklyn, ni jamais si haut, d'ailleurs, il savait que ce ne pouvait être que Brooklyn. Il reconnaissait aussi Manhattan, le New York World Building et le Manhattan Life — les gratte-ciel les plus hauts de la ville —, les métros aériens de la Deuxième et de la Troisième Avenue, les quais, la ligne compacte des immeubles de Chatham Square jusqu'à la 14^e Rue. Il voyait la fumée s'élever des cheminées des maisons et les mâts, des bateaux du port. Mais chaque fois, il se réveillait avant le choc de l'atterrissage. Alors qu'il aurait tant voulu savoir s'il allait se retrouver dans l'East Side ou chez les Allemands huppés de Yorktown. Ou même peut-être chez les Astor de la Cinquième Avenue.

Grand-père comptait trouver, comme chaque année, du monde devant la Trinity Church et jusqu'à l'hôtel de ville.

Mais la neige et le vent glacial allaient peut-être réduire ses espoirs à néant. Il battait là le pavé depuis une heure, déjà huit heures approchaient, et il n'avait écoulé que neuf à dix exemplaires. Il n'osait pas revenir avec ce maigre butin à la cave de la poste, le repaire de Paddy-un-œil. Il songea même à se poster à un coin de rue pour entonner les chansons de Stephen Foster ou d'Harry Von Tilzer qui rapportaient toujours bien. Mais il ne pouvait pas rester longtemps immobile par ce froid, et sa voix, si claire et si chaude qu'elle fût, ne pouvait s'imposer contre les hurlements du vent.

Il s'était enveloppé les pieds dans de vieux chiffons, avait comblé les trous de ses chaussures avec du papier journal, et le reste de ses hardes était à l'avenant sinon pire. Car son pantalon lui arrivait à peine aux chevilles, et sa veste — de deux tailles trop grande — était raide de crasse et de pluie. Il la portait en toute saison et toute situation. Pour le foulard et la casquette il avait tabassé un gars plus jeune. Grand-père les lui avait arrachés comme des trophées.

Il s'était leurré, il y avait encore moins de gens dehors qu'il ne l'avait craint, et ça n'allait pas s'arranger apparemment. Dans une rue adjacente il entra dans un Cheap Charlie's où on lui servit un thé sucré avec du gin en échange d'un journal. Et après lui avoir lancé un coup d'œil compatissant, le vendeur lui remit une rasade d'alcool dans son thé. Si bien qu'il avait certes chaud, maintenant, mais que la tête lui tournait.

— Il faut que tu sois ou bête ou désespéré, mon gars. Comment se fait-il que tu vendes le journal d'hier? Le soir du Nouvel An, les gens n'ont que faire des nouvelles de l'avant-veille. Tout le monde pense au lendemain, dit l'homme en poussant vers lui la bouteille de gin.

— Il n'y en avait plus d'autres. C'était ça ou rien, répondit-il.

Puis le silence s'installa. Grand-père n'osait pas bouger, espérant se faire oublier. Le menton appuyé sur ses mains, l'homme contemplait les bourrasques de neige. Des gens élégants passaient de temps en temps, les hommes tenant d'une main leur haut-de-forme sur leur tête, les femmes relevant un peu leurs jupes pour avancer plus facilement dans la neige. Elles étaient toutes habillées à la dernière mode, mais grand-père ne s'était jamais intéressé à la dernière mode. Elle ne faisait pas sensation chez lui, il ne vendait pas devant Bloomingdale's sur Lexington Avenue. Le gros de ses clients se contentait de coton sommairement tissé.

Des fiacres, des tramways, des omnibus passaient, la chaussée était gelée, les cochers devaient souvent descendre tirer les chevaux par la bride pour les faire avancer. Ni l'homme ni le garçon n'avaient envie de mettre fin à ce moment paisible, le poêle diffusait une agréable chaleur qui les assoupissait. La lampe à gaz dispensait plus d'ombre que de lumière sur ces deux êtres que, contrairement aux autres, rien ne paraissait presser. Le garçon ne voulait pas se retrouver les poches vides devant Paddy-un-œil, en tout cas pas encore. En ce qui le concernait, cette trêve aurait pu se prolonger jusqu'au printemps.

Mais vers dix heures du soir, l'homme s'ébroua. Il plaqua ses mains sur ses reins en s'étirant.

— Il faut que je te mette dehors, maintenant. Rentre chez toi, qu'il ne t'arrive pas la même chose qu'à mon cousin Robby à Thanksgiving!

Grand-père n'avait pas besoin de lui demander ce qui s'était produit ce jour-là, il s'en souvenait parfaitement. En ce jour de novembre, une tempête de glace avait fait quatre cent cinquante-cinq morts.

Une fois dans la rue, il jeta un regard de regret sur la boutique. L'homme tirait deux sacs de paille de sous le comptoir pour en faire un matelas de fortune. Puis il ôta ses chaussures, glissa quelques bûches dans le poêle et

s'allongea. Il se couvrit de son manteau, éteignit la lampe à gaz d'un dernier geste, puis il disparut presque entièrement sous le comptoir. À la faible lueur du réverbère grand-père pouvait voir le dos de l'homme. Il l'envia, ça ne lui aurait pas déplu de s'allonger là et de se verser un coup de gin de temps à autre. Mais bon, il s'agissait maintenant de veiller à ne pas finir comme le cousin Robby.

Pour une fois il eut de la chance, car devant la Trinity Church, un cocher qu'il connaissait bien attendait le chaland. Il cirait souvent les chaussures de ses clients là-haut, à Union Square. C'était un Allemand bougon, souvent mal luné, que tout le monde appelait Gustav sans savoir si c'était vraiment son nom. Il ne réagissait quasiment jamais lorsqu'on l'appelait ainsi. Gustav et le capitaine du bateau qui transportait les morts nécessiteux à Hart Island étaient les seuls Allemands qu'il connût. Tous deux ils étaient sombres et renfermés, comme si l'épreuve du mal et de l'adversité avait irrémédiablement marqué leurs traits.

Le capitaine, on voyait à peu près pourquoi. Quand on transportait la mort d'un lieu à un autre, qu'on vivait constamment en sa présence, qu'on gagnait même son pain grâce à elle, ça faisait forcément de vous quelqu'un de bizarre, vous aigrissait. Et puis c'était peut-être aussi un peu la faute des gens. Où qu'ils aillent, ses hommes et lui, on les évitait. Les vieilles se signaient. Dans les bars on les reléguait dans les recoins les plus sombres, et personne ne leur adressait la parole.

D'aucuns prétendaient qu'ils puaient la mort dont ils vivaient. Se commettre avec eux c'était risquer d'être en contact avec elle. La provoquer quasiment. Alors qu'elle était déjà bien assez proche. Ce n'était même qu'une question de jours pour certains. Qu'ils fussent depuis des mois ou quelques heures en Amérique, la plupart des gens avaient quitté les forêts de Russie ou de Galicie, les

plateaux d'Irlande ou la terre sèche du Sud italien dans l'espoir d'obtenir un peu plus de la vie. La superstition avait été du voyage.

Broadway était joliment bien éclairé, M. Edison avait fait du bon travail. Cette lumière chaude et douce avait beaucoup étonné les gens, au début. Quelques années plus tôt ils s'attroupaient encore par douzaine sous chaque réverbère pour commenter l'effet de la nouvelle lumière, c'était aussi stupéfiant qu'une nouvelle prouesse d'Houdini.

Gustav trônait sur le siège du cocher, enroulé dans un tas de couvertures. Ils défiaient le froid, lui et son cheval, une robuste bête à robe brune. Tout ce qu'on savait de Gustav c'est qu'il avait eu deux fils et qu'il chérissait l'Empire allemand.

— M. Gustav, cria grand-père en sautillant sur place, frigorifié. L'empereur se porte comme un charme. Je tenais à vous le dire.

Pas de réponse.

— M. Gustav! cria grand-père plus fort.

Il espérait que le vieil homme lui prendrait un journal. C'est alors seulement qu'il entendit les ronflements du cocher, couverts par les hurlements du vent. C'était bien la seule personne de New York à pouvoir dormir dehors par un temps pareil. Grand-père joua sa dernière carte :

— M. Gustav, réveillez-vous! Hauptmann à Berlin! Un événement incontestable! L'empire tout entier se réjouit!

Il dressa l'oreille, mais ne perçut qu'un faible grognement et un infime sursaut. Il avait tiré en vain sa dernière cartouche. Gustav semblait comme gelé sur place, et peut-être l'était-il effectivement. Seul le cheval tourna la tête vers lui, comme pour le mettre en garde contre le fouet de son propriétaire, qu'il connaissait bien.

Faute de lui vendre un journal, peut-être pourrait-il au moins se chauffer dans sa voiture jusqu'à ce que la rue s'anime, un peu avant minuit. Il secoua la neige qui collait

à ses vêtements et ouvrit doucement la porte du fiacre, mais alors qu'il était déjà sur le petit marchepied, il entendit gronder une voix puissante :

— Si vous voulez qu'on vous amène quelque part, montez. Mais si vous avez une sottise en tête, abandonnez ou vous commencerez mal l'année.

— Mais M. Gustav, c'est moi, le marchand de journaux.

— Je connais beaucoup de marchands de journaux. La plupart sont des vauriens.

— Je suis le cireur de chaussures d'Union Square.

— Il y a beaucoup de cireurs de chaussures à Union Square

— Je suis celui à qui vous flanquez des raclées, quand il essaie de piquer la bourse de vos clients.

— Ah, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt, mon gars ? Monte.

Grand-père hésita un instant, dans le fiacre il serait piégé. Mais il était trempé, il se gelait et il n'avait nulle part où aller. De peur que Gustav ne change d'avis, il sauta enfin dans le fiacre et referma la porte derrière lui. Ce n'était pas vraiment une chaude place au coin de l'âtre, mais on était à l'abri du vent et au sec. Il entendit la pesante personne de Gustav descendre du siège du cocher et, un instant plus tard, le ventre imposant de l'Allemand s'introduisait péniblement par l'ouverture exigüe.

Gustav prenait presque toute la place, son corps massif l'écrasait. Mais voilà que le cocher se penchait sans mot dire et sortait une caisse de sous la banquette avant. Et grand-père comprit alors son bonheur, car dedans, il n'y avait pas un mais deux œufs durs, pas une mais deux cuisses de poulet, et avec ça du pain, du tabac, une pipe et deux bouteilles de bière blonde.

— Mange ! lui intima Gustav en poussant la caisse vers lui.

De toute manière grand-père n'aurait pu se maîtriser davantage, le parfum de la nourriture lui ôtait la raison.

Gustav le regarda manger en silence, puis il se mit à bourrer sa pipe et l'alluma. Il but d'un trait la moitié d'une bouteille de bière, puis la tendit à son visiteur.

— Est-ce que tu fumes, mon garçon ? Vous fumez et vous buvez tous, vous les gars des rues.

— Je préfère chiquer.

À intervalles réguliers des gens passaient gaiement à côté d'eux, devisant avec animation. Ils se hâtaient vers les *saloons* et les théâtres de variétés de Chatham Square. Ça faisait un bout de chemin, mais aucun d'entre eux ne songea à prendre le fiacre. La voiture était toute à grand-père. Une seule fois, quelqu'un ouvrit la porte et donna un coup de trompette. Ensuite personne ne s'occupa plus du vieux cocher et du garçon assis là tous les deux tranquillement, baignant dans l'âpre odeur de la pipe et les relents douceâtres de leurs vêtements humides.

Ils auraient pu disparaître de la surface de la Terre. Leur absence serait passée inaperçue. Un autre garçon aurait crié « Sensationnel ! » et quelqu'un d'autre aurait repris le fiacre. Peut-être le cheval se serait-il souvenu un moment de son propriétaire. Mais le garçon, même l'animal ne se serait pas souvenu de lui. Paddy-un-œil aurait regretté l'argent qu'il rapportait. Et Berl, le seul garçon bien de son entourage, l'aurait pensé couché au fond d'un des cercueils que le bateau des morts emportait régulièrement.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas chez toi ?

— Je n'ai pas de chez-moi, *sir*.

— Tes parents ?

— Je n'ai pas de parents.

— Où est-ce que tu dors ?

— Ici ou là. Quand j'ai six *cents*, au foyer des vendeurs de journaux de Duane Street.

— Tu sais qui étaient tes parents ?

— Aucune idée, *sir*.

— Mais tu dois au moins savoir de quel pays ils venaient.

— Je pouvais avoir deux ou trois ans, quand on m'a porté à la maison d'Irene pour les enfants trouvés. La femme affirmait m'avoir ramassé en train de pleurer au carrefour de la Bowery et de Delancey Street. À ce qu'on m'a dit. Mais on m'a dit aussi que j'avais débarqué tout nu, dans un magasin de cravates. Ou au McSorley's Saloon, *sir*, et que les hommes m'avaient assis sur le comptoir et donné un coup de bon vieux rhum à boire. Ou qu'on m'avait trouvé au dernier rang du Pastor's Theatre de la 14^e Rue. Pas en train de pleurer, cette fois, mais de rire tout haut. Et que j'avais regardé tout le programme. Les garçons du foyer des enfants trouvés passaient leur temps à me servir ce genre d'histoires. Il y en a même un qui prétendait que j'étais le fils de Lottie Collins, la chanteuse, *sir*. Les garçons disaient: « Tu chantes si bien. Tu es sûrement le fils de Lottie Collins. » Quand le *Normannia* a été mis en quarantaine dans le port à cause du choléra, elle était à bord elle aussi. C'est là-bas qu'elle aurait eu les contractions. On m'en a tellement raconté que je ne crois plus rien.

— Collins? Une sacrée bonne femme, celle-là! Comment c'est déjà, sa chanson si connue?

— C'est comme ça, *sir*:

*A smart and stylish girl you see,
Belle of good society
Not too strict but rather free
Yet as right as right can be!
Never forward, never bold
Not too hot, and not too cold
But the very thing, I'm told,*

That in your arms you'd like to hold.

Ta-ra-ra Boom-de-ay!

[...]

Je m'y connais pas mal, en chansons.

Gustav grogna quelque chose qui ressemblait à un assentiment.

— Mais l'épidémie c'était en 1892, ça te ferait à peine sept ans maintenant. C'est à peu près impossible, même si tu es gros comme un haricot.

— C'est vrai, mais je ne sais pas quel âge j'ai exactement.

— Tu parlais quoi, quand on t'a trouvé ?

— Un peu d'italien, un peu de yiddish, un peu d'anglais. Ce qu'on parle dans le ghetto.

— Tu as dû pas mal circuler, dans le ghetto.

— Ça se peut, oui.

— Quand je te regarde, je me dis que tu pourrais vraiment tout être. Tu pourrais avoir un père juif, une mère irlandaise et du sang italien dans les veines. Ou l'inverse.

Gustav rit.

— Ça se pourrait, *sir*.

— Qu'est-ce que tu sais de l'Allemagne ?

— Quelques gros titres, c'est tout. Les Allemands sont presque tous partis du ghetto pour aller dans les beaux quartiers. Les noms des ports d'où arrivent les bateaux avec les émigrants russes : Brême et Hambourg. Le *Patria* de Brême est allé mouiller en bas du port. Demain il va sûrement accoster.

— Rien d'autre ?

— L'empereur, *sir*. Un homme bien, l'empereur. Et puis Hauptmann à Berlin.

Gustav lui lança un long regard de biais.

— Tu pourrais tout aussi bien être tombé de la Lune.

— C'est ce que je me dis tout le temps.

— Tu n'as jamais eu envie de savoir qui était la femme qui t'a amené au foyer? C'était peut-être ta mère.

— On ne peut pas retrouver quelqu'un comme ça à New York. Et si elle m'a abandonné, ce n'est sûrement pas pour me reprendre maintenant. J'ai d'autres chats à fouetter. Il faut tous les jours que je me débrouille pour trouver un peu d'argent.

Jamais encore quelqu'un ne lui avait posé autant de questions à la fois. Si le vieux se figurait qu'il pouvait lui tirer les vers du nez en échange d'un peu de nourriture et de tabac, il se trompait. Il allait sauter du fiacre et déguerpir. Mais soudain l'homme posa une question qui le surprit et éveilla son intérêt :

— Tu sais pourquoi je te bats quand tu voles, mon garçon?

— Peut-être parce que je suis mauvais?

— Pas parce que tu es mauvais, mais pour que tu ne le deviennes pas. J'ai eu deux fils, à une époque. L'aîné, la mer me l'a pris il y a quelques années. Il pêchait le hareng en mer du Nord. Là on ne peut rien faire. Le plus jeune avait ton âge quand il est mort. Tuberculose. Là non plus on ne peut rien faire, n'est-ce pas?

— Rien du tout, *sir*.

— Quand Dieu a décidé que tes fils doivent crever, ils crèvent. Toute ta vie tu vas prier à l'église, et pour Dieu ça ne compte pas. Mais tu ne sais toujours pas pourquoi je te bats. Eh bien, le plus jeune volait lui aussi. Une semaine sur deux il fallait que j'aille le chercher au commissariat d'Elizabeth Street. Et une semaine sur deux je le battais comme plâtre. Pas parce que je lui voulais du mal, parce que je l'aimais. Je voulais faire de lui un être humain digne de ce nom.

Le cocher dut se racler la gorge bruyamment à plusieurs reprises et se détourna un peu. Il tortilla sa moustache et fit mine de descendre. Il ouvrit la porte, puis la referma.

— Tu trouveras une couverture sous la banquette. Tu peux t'allonger et dormir une heure. Pendant ce temps je ne prendrai pas de clients. Et voici l'argent de deux journaux. Après, tu t'en serviras pour nettoyer le sol du fiacre, il est plutôt sale. Dors tranquille, je m'arrangerai pour que personne ne te dérange.

La porte se referma sur Gustav, mais bientôt il la rouvrit :

— Et voici encore dix *cents* pour que tu puisses manger correctement demain. Cache-les bien et ne les dépense pas en bière ou en tabac.

Stupéfait, n'en croyant pas sa chance, grand-père s'allongea et se couvrit. Mais juste au moment où il sombrait dans un demi-sommeil et tombait une fois de plus de la Lune sur la Terre, la voix de basse de Gustav le fit sursauter :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de capitaine¹ à Berlin ? Une guerre a éclaté là-bas ?

— Non, *sir*. C'est seulement un homme de théâtre. Une très vieille nouvelle de novembre.

La neige tombait plus faiblement à présent, seule la bise glacée continuait à souffler. Les gens affluaient maintenant de plus en plus nombreux dans le sud de Broadway. La plupart étaient jeunes, c'étaient les seuls à s'être risqués dehors par un temps pareil. Ils glissaient, dérapaient, tombaient et se relevaient gaiement. Ils soufflaient fort dans leurs petites trompettes. C'était l'habituelle excitation qui s'empare des gens avant le changement d'année. Les fiacres et les trams arrivaient en nombre pour convoyer les gens à Chatham Square ou dans le quartier des théâtres, dès que les cloches auraient sonné à la Trinity Church. Les chevaux

1. Outre qu'il est le patronyme du dramaturge Gerhardt Hauptmann dont la première du *Voiturier Henschel* faisait donc grand bruit à Berlin, *Hauptmann*, en allemand, signifie « capitaine ». Le cocher ne connaît probablement pas le dramaturge, d'où sa confusion et sa question sur une présence militaire à Berlin et une guerre éventuelle. (*N. d. T.*)

se cabraient et les cochers juraient quand des étourdis leur coupaient la route, pressés de se réfugier au sec.

Mais le garçon ne les entendait pas. Tandis que le monde se préparait à l'évènement majeur qui était la nouvelle du jour, grand-père dormait tranquillement sur la banquette d'un fiacre plus tout jeune. Son bras calé sous sa tête comme toujours, sa casquette lui couvrant le visage et sa cage thoracique se soulevant et s'abaissant régulièrement. On aurait pu croire qu'il reposait sur le matelas le plus moelleux de toute la ville, tant il avait l'air satisfait. Cet endroit sombre, ce refuge, lui appartenait à lui seul. Personne ne remarquait sa présence pas plus que celle du vieux et de son cheval qui veillaient sur lui.

Le monde les ignorait et continuait de tourner, toujours plus vite. Et tous trois — unis pour une heure entière — ignoraient le monde. Trois figures au milieu d'un spectacle qui ne leur avait pas dévolu de rôle.

— Réveille-toi, mon gars! cria le vieux. Fais le ménage et file. C'est bientôt minuit, je vais avoir des clients.

Quand grand-père se retrouva dans la rue, Gustav se pencha et dit à voix basse mais si distinctement que, des années plus tard, il se souviendrait encore de ses paroles :

— Écoute-moi bien! Tu es jeune maintenant, et ça ne te fait rien de vivre dans la rue. Mais dans quelques années, ce sera peut-être une autre histoire. Chez moi tu trouveras toujours une soupe et un coin pour dormir. Tu peux apprendre le métier de cocher. Bon, il n'y a pas grand-chose à apprendre et ça ne rapporte pas gros, mais on gagne assez pour ne pas mourir de faim. Tu sais où me trouver.

Personne ne prêtait attention à grand-père ou n'avait envie d'acheter le journal juste avant de sauter dans l'avenir. Il n'était plus obligé de se démener. Il avait en poche la coquette somme de vingt-deux *cents*, son corps s'était lentement dégelé, et il était repu. Une journée presque parfaite se terminait, peu lui importait qu'on la nomme

Saint-Sylvestre ou autrement. Or voici que la chance de grand-père perdura. Son avant-dernier coup de veine n'était qu'à quelques pâtés de maisons, dissimulé derrière le haut porche imposant du Club de la presse.

C'était là qu'un certain Pasquale travaillait comme portier, et il y avait une chose à laquelle grand-père croyait dur comme fer dans sa jeunesse, c'est que tous les Allemands étaient des gens sinistres et que tous les Italiens s'appelaient Pasquale. On colportait ainsi dans la ville quelques vérités immuables sur le ghetto : les Irlandais sont grossiers, tous buveurs et bagarreurs. Les Juifs sont secrets, impossibles à civiliser et nous apportent le choléra d'Europe. Les Italiens sont tous comme cul et chemise, ils sont bêtes et sortent le couteau pour un rien. Et ils se nomment tous Pasquale. Quand la police cherchait parmi eux quelqu'un dont elle ne connaissait pas le nom, elle l'appelait Pasquale.

Ce Pasquale-ci pourtant était un doux géant à l'âme d'enfant. On le surnommait Dix Foix, car dix fois il était monté sur le ring à l'Athletic Club de Coney Island, et dix fois on l'avait envoyé dans les cordes au premier round. Mais le ghetto lui avait pardonné, au plus tard lorsqu'il était devenu portier de ce fameux club où se retrouvaient les magnats de la presse et les journalistes. Qui, à part lui, pouvait se targuer d'avoir tous les jours affaire à des gens de cette importance ? Aux yeux du ghetto il y était arrivé, encore qu'après un détour cuisant.

Quand il remontait Mulberry Street après le service dans son uniforme aux boutons dorés, sa casquette prestigieuse sur le crâne, tous le saluaient avec respect. Ils l'aimaient et lui aimait le monde. Mulberry Street était un monde bien à part. Du matin au soir elle était encombrée de marchands ambulants. De vieilles femmes y vendaient de gros pains siciliens ronds et lourds sur des torchons déployés. On y exposait sur des charrettes bretelles et vêtements bon marché, articles de cuir et batteries de cuisine. Les légumes

fanés étaient aspergés d'eau et astiqués pour avoir l'air plus frais. Les femmes et les enfants couraient après les charrettes de charbon pour en recueillir quelques morceaux.

Tout Italien arrivant à New York cherchait du travail sur Mulberry Street. Ce qu'avaient été les Irlandais, les Ritals l'étaient à présent : une force de travail docile, bon marché et interchangeable. Le *padrone* les envoyait trimer dans les mines de charbon de Pennsylvanie ou construire dans le Sud le chemin de fer de la côte est. On avait aussi beaucoup recours à eux dans la ville, dont ils bâtissaient les tunnels, le métro et les ponts. Ils passaient les décharges au peigne fin, collectaient et triaient les restes. Et ils veillaient soigneusement à conserver ce privilège de fouiller les ordures.

Pasquale avait encaissé des coups, mais il était arrivé par lui-même. Il n'empestait pas, ou tout au plus le parfum de ses clients. Sa carrure et son uniforme lui conféraient de l'allure. Seuls les enfants restaient impitoyables : « Pasqualino, qu'est-ce que t'es beau, quand t'es dans les cordes », criaient-ils sur son passage. Grand-père était le seul à prendre la défense du géant et à dérouiller les enfants. C'est pourquoi Pasquale décida de lui donner un coup de main, quand il l'aperçut dans la cohue devant le bâtiment, la nuit de la Saint-Sylvestre. Il l'étreignit fougueusement sans que grand-père pût s'en défendre et l'attira à l'intérieur du grand hall de marbre :

— Je te prends trois journaux, L'Allumette !

— Vraiment ? dit grand-père.

— Avec le premier, je cirerai mes chaussures ; avec l'autre, les boutons de ma livrée ; et le troisième, je le laisserai ouvert sur la table, pour faire croire que je sais lire. Tu as vendu quelque chose aujourd'hui ?

— Pas beaucoup.

— Tu vois... Et tu as mangé ?

Grand-père était prudent, d'agréables perspectives se dessinaient.

CĂTĂLIN DORIAN FLORESCU

— Ben, ce qu'on trouve.

— Attends-moi ! ordonna Pasquale, avant de disparaître dans l'embrasement d'une porte derrière laquelle tintaient des bruits de vaisselle.

[...]

Deuxième chapitre

Le ventre d'une femme grosse appartient à Dieu ou au diable. Ça, les femmes des pêcheurs de l'embouchure du Danube le savaient très bien. Neuf mois durant, elles espéraient et elles avaient peur en même temps. Dieu avait un meilleur jeu, mais le diable avait quelques atouts aussi. Car si vigilante qu'on fût, on commettait toujours des erreurs. Et c'est là-dessus que tablait Necuratul, l'impur, comme on appelait ici le diable.

Une femme grosse qui soufflait sur les braises du poêle aurait un accès de fièvre et perdrait l'enfant. Si elle passait le fil de sa laine derrière sa nuque, le nouveau-né s'étranglerait avec le cordon ombilical. Si elle voyait un cadavre sans se signer aussitôt en murmurant « Je ne vois pas de mort », elle accoucherait d'un enfant mort-né. Mais le plus terrible c'était la nuit, si le diable, qui avait dix-neuf noms et pouvait accomplir dix-neuf méfaits, pénétrait dans sa maison. Si la femme se réveillait épuisée, constellée de bleus, c'est qu'il lui avait rendu visite.

Pour se protéger, la femme avait toujours sur elle un papier avec les noms de Necuratul : Avizuha, Abaroca, Ogarda, Nesuca, Muha, Aspra, Hluchica, Sarda, Vinita, Zoita, Ilinca, Merana, Feroa, Fumaria, Nazara, Hlubic, Nesatora, Gentia, Samca. Car, même dans la journée, elle n'était pas en sécurité. Les mauvais esprits pouvaient

prendre la forme d'un oiseau, d'un chat, d'une mouche, d'une chèvre, d'une araignée et d'un crapaud. Entre ciel et terre, entre ciel et eau presque tout était fixé d'avance. Mais la situation des humains n'était jamais désespérée.

Ça aussi Leni le savait, quand, à l'été 1919, elle s'aperçut qu'elle était enceinte pour la quatrième fois. Elle avait perdu deux enfants à la naissance et un troisième peu après. Les femmes du village d'Uzlina, qui se trouvait sur une langue de terre marécageuse au bord du bras Sfântu Gheorghe, l'évitaient. Elle leur aurait porté la guigne et la stérilité. Depuis longtemps personne ne leur avait rendu visite, à elle et à son mari. Mais ça ne l'atteignait pas ou en tout cas moins que lui, qui était obligé de boire tout seul à la taverne.

Personne ne voulait sortir pêcher avec lui dans le delta. L'échec de sa femme dans ses efforts pour donner la vie restait collé à lui. Elle se réjouissait donc de lui annoncer la nouvelle. Elle le trouva en train de ravauder ses filets au bord de l'eau trouble, mais il se contenta de grommeler sans lever les yeux :

— Celui-là aussi, tu le perdras. Autant que j'aille acheter tout de suite le bois pour le cercueil.

Pourtant elle le sentait : cette fois, ce serait différent.

Soucieuse de tout faire dans les règles, elle envoya Vania, un bon jeune homme un peu bizarre, quérir la Vieille. Celle-ci habitait le village de Crișan, au bord du bras de Sulina, le bras médian du Danube. Mais on la trouvait la plupart du temps au lac Bogdaproste, dans une misérable cabane de pêcheur. Vania était un robuste jeune homme blond de haute taille qui avait surgi de nulle part quelques années plus tôt. On pensait qu'il allait disparaître aussi vite, mais il était resté.

C'était un Lipovène¹, un Russe, ça se voyait tout de suite. Il était gentil mais timide et passait le temps en jouant avec les enfants et les chiens des pêcheurs. Leni avait commencé par lui déposer une jatte de bouillie de maïs et de restes de poisson dans le bateau amarré au ponton devant leur maison. Puis un peu plus près, devant l'enclos, puis dans sa cour, et enfin sur un banc vermoulu à côté de la porte. C'est ainsi qu'elle l'avait apprivoisé.

On ignorait s'il avait de la famille quelque part, voire un père et une mère. On ne connaissait son prénom que parce qu'il commentait ainsi tout ce qu'il faisait : « Vania va pêcher la carpe avec des boulettes de maïs. » Tout le monde savait qu'on ne prenait pas les carpes avec du maïs. Ou : « Vania va se laisser porter sur le lac Uzlina. » Ou : « Vania va regarder le héron cendré se tenir sur une patte. » Là, chacun savait que ça pouvait durer très longtemps.

Quand Leni, une petite femme râblée qui avait du caractère, l'eut appelé et lui eut expliqué sa mission, il se borna à dire : « Bon, alors, il faut que Vania se mette en route. » Il lui obéissait de bonne grâce depuis qu'elle l'avait pris sous son aile. Mais son mari qui ne voyait pas cette relation d'un bon œil rouspétait : « Ce n'est plus un gamin. Fais attention qu'il n'aille pas farfouiller sous tes jupes. » Ou : « Tu ferais mieux de t'occuper de faire des enfants à toi, au lieu d'adopter celui-là. »

À la fin de l'été, les eaux des étangs, des mares et des lacs s'étaient écoulées depuis longtemps. Le delta se desséchait, exsangue, épuisé, attendant les eaux bénies du printemps. Ou quelques orages violents qui sortiraient plantes et bêtes de leur léthargie. Vania devait veiller à ne pas laisser le bateau s'enliser dans la vase ou dans les fourrés, mais il y

1. Les Lipovènes sont des vieux-croyants russes qui ont fui les persécutions tsaristes au début du XVIII^e siècle ; en Roumanie, ils se sont installés en Moldavie et dans le delta du Danube.

parvint. Quelques heures plus tard, la Vieille était dans la mesure du pêcheur et de sa femme.

La Vieille alla chercher de l'eau fraîche au puits pour laver l'icône de la Sainte Mère de Dieu, puis, avec le même linge, le ventre de la femme. Elle lui purifia la plante des pieds, les mollets, les cuisses, sans oublier l'entrejambe. À gestes amples elle lava ensuite ses seins, ses bras, ses aisselles et son visage. Elle se rendit compte alors que le mari et Vania étaient restés plantés sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce que tu reluques là, toi? lança-t-elle à l'homme. Tu devrais la connaître, ta femme. Et toi... Elle se tourna vers Vania: Ce n'est pas pour un ballot comme toi.

Elle leur claqua la porte au nez, et longtemps encore ils entendirent les formules de conjuration qu'elle prononçait à l'intérieur. Les hommes n'osaient pas dire mot, comme si une seule parole pouvait entacher le secret, le lien entre la femme et Dieu. Quand la porte se rouvrit, la Vieille tendit à Vania une bassine de fer-blanc remplie d'eau.

— Je l'ai lavée des péchés. Emporte ça bien loin et vide-le dans le Danube.

Au pêcheur elle expliqua:

— J'ai aussi enfumé ta femme à l'encens. On ne peut jamais savoir ce qui va le mieux marcher. La dernière fois, l'enfant est mort parce que vous n'êtes pas venus me chercher à temps. Envoie-moi le garçon chaque vendredi matin, pour que je répète le tout chaque semaine jusqu'à ses couches.

Se préparant à partir, elle renoua le fichu qu'elle avait ôté à son arrivée. Puis elle gratifia le pêcheur perplexe du sourire le plus aimable que pût afficher sa bouche édentée.

— Iulian, qu'est-ce que tu as pêché aujourd'hui? Pour cette fois je me contenterai de la moitié de ta pêche et de quelques sous en plus. C'est assez généreux de ma part, il y a tant de naissances dans le delta, je ne sais plus où donner

de la tête. Le diable est très actif. Tantôt chez vous ici à Uzlina, tantôt à Crişan ou à Maliuc. Mon savoir est prisé et important, mais personne ne se demande si mon ventre est plein. Alors, dis à Vania de charger ma part sur son bateau et de me ramener chez moi.

Iulian lança un coup d'œil à Vania qui, dans l'intervalle, s'était acquitté de sa tâche, mais ce dernier ne bougeait pas d'un pouce. Il fixait la porte ouverte. Et c'est seulement quand Leni y eut paru et eut acquiescé qu'il s'éloigna gaiement et entama les préparatifs du retour.

— Une femme grosse est un être étrange, poursuivit la Vieille. Elle a envie de tout. Elle mange de la craie, des blocs de sel, elle lèche les briques s'il le faut. Ta femme, Iulian, a mangé de l'argile et de l'enduit les autres fois. Elle l'a fait parce que tu ne lui donnais pas assez à manger. À partir d'aujourd'hui il faut que tu t'arranges pour qu'elle ait tout ce qu'elle veut. Sinon l'enfant à venir n'en aura pas assez et mourra. Tu entends ce que je te dis ?

Le pêcheur sursauta et se hâta de faire signe que oui.

— Bien, et toi, Leni, tu dois te ménager ! C'est un péché de trop se fatiguer, quand Dieu veut te faire présent d'un enfant. On se revoit dans une semaine.

Elle sortit du jardin et monta dans le bateau rempli de poissons que tenait Vania. Il y sauta aussi, s'empara des rames, et bientôt ils avaient disparu derrière un saule tombé qui s'était couché en travers du canal. Le pêcheur Iulian — un homme simple et fruste — se gratta la nuque et chercha sa femme du regard. Il voulait dire quelque chose, mais elle le devança :

— Va acheter du saindoux et du miel. J'ai faim.

— Du saindoux il y en a à la boutique au village, mais où veux-tu que je trouve du miel ?

— Tu as entendu la Vieille : toutes mes envies. Je vais préparer une soupe de poisson et je veux du pain et du saindoux avec, et ensuite du miel. Beaucoup de miel.

Dépêche-toi. Tu ne veux tout de même pas mettre en danger la vie de ton enfant ?

Iulian passa les mois suivants à chercher de la nourriture pour apaiser l'appétit prodigieux de Leni. Il partait à l'aube dans le delta relever ses filets, à huit heures il en vendait la majeure partie à la *cherhana*¹ à Maliuc, et vers midi il était de retour à la maison pour recueillir les souhaits de sa femme. C'était comme si elle avait voulu se venger de toutes ces années où il ne lui avait montré que mépris au lieu de la considérer.

Il n'avait même plus le temps d'aller boire les quelques verres de gnôle qu'il s'accordait auparavant, une fois le travail terminé. Leni, en revanche, prenait de l'ampleur à vue d'œil, comme pour occuper à elle seule l'espace sombre et spartiate de leur petite maison basse. Et plus elle grossissait, plus son appétit augmentait. Iulian devait rapporter des œufs, de la farine et de la confiture qu'elle pêchait à même le pot avec les doigts. Et elle en vidait un pot d'un coup. Le poisson, leur nourriture quotidienne depuis l'enfance, ne lui suffisait plus. Il lui fallait à présent des viandes coûteuses comme le veau, l'agneau, et des poules entières que Iulian devait acheter de son maigre revenu. Il lui fallait quelquefois partir en expédition jusqu'à Sulina pour un paquet de chocolat russe, du halva turc ou des loukoums.

Dans sa misérable tenue de pêcheur — une salopette élimée qu'il fourrait dans des bottes boueuses et une chemise tachée, trempée de sueur — il faisait tous les magasins de cette ville où s'ancraient des bateaux du monde entier, pour dénicher des sucreries dont, jusque-là, il ne connaissait même pas l'existence. Le chocolat amer de fabrication locale qu'on trouvait aussi chez eux au village, sa femme ne l'aimait plus.

1. Sorte de coopérative destinée à l'accueil, au tri, à la préparation et au commerce du poisson.

Quand il revenait à la maison ensuite à la rame, ce qui durait des heures, il n'en menait pas large. Une part de lui espérait une progéniture, l'autre ne croyait sa femme capable que d'enfants morts. Et c'était comme si elle se moquait de lui tout le temps, cherchait à l'étouffer sous sa démesure. Mais il savait aussi que c'était sans doute la dernière occasion de recouvrer la paix et le contentement. D'être à nouveau considéré comme un homme à part entière et de pouvoir se saouler normalement avec les autres. Il s'abstenait donc de se plaindre.

Vania, lui, passait ses vendredis à aller chercher la Vieille puis à la ramener chez elle. Pendant l'hiver, alors que les canaux et les lacs étaient gelés et la plupart des oiseaux partis au loin, il tirait son bateau jusqu'au premier coin d'eau qui fût libre de glace. Quelquefois au retour il portait même la Vieille sur son dos. Fouettés par un vent de nord-est, ils marchaient prudemment sur la vaste surface glacée du lac Isac. Ils avançaient dans un paysage sans fin, pétrifié, sous le ciel gris qui observait leur progression.

Au printemps le delta se remplit de nouveau. Les pêcheurs le nommaient « bouche » du fleuve. Ils disaient vivre à sa « bouche », pas à son embouchure. Pas à son derrière !

Le fleuve était les entrailles de l'Europe. Il absorbait tout ce qui lui était confié au cours de son long cheminement à travers le continent et le déposait à l'est : les déjections humaines, les ordures et les eaux usées de milliers d'usines. Il lavait le corps des petits baigneurs et charriait leur crasse plus loin. Sur ses rives, des hommes de nombreux pays briquaient fièrement leur voiture — le peu d'entre eux qui en possédaient déjà une. D'autres menaient s'y abreuver leurs bêtes.

Des désespérés se jetaient dans le fleuve, des cimetières étaient emportés, ruisseaux et affluents entraînaient les

épaves. Le fleuve recueillait tout cela patiemment. C'était un grand canal d'eaux usées qui déposait dans le delta ce qu'on lui avait remis très loin à l'ouest. L'Europe, emportée là, renaissait ici. Vase, pierraille, gravier : chaque jour le continent empiétait un peu plus sur la mer. Et au fond des étangs et des canaux se déposait avec les flots une mince couche de sable dont le voyage avait commencé mille kilomètres en amont, à l'intérieur des terres.

Sous les bottes, sous les bateaux des pêcheurs, sous les roseaux, entre les racines des saules et sous la patte du héron cendré qui attendait patiemment, chaque année la terre rajeunissait et, sans cesse, se transformait. Même si la région où vivaient Vania, Iulian et Leni semblait comme hors du temps, toujours semblable à elle-même et indifférente au monde extérieur. Immuable depuis que Dieu l'avait créée. Peut-être même était-ce ici qu'il avait séparé le ciel et l'eau.

Au printemps Vania se heurta à de nouvelles difficultés en allant chercher la Vieille. Le vent soulevait sur le lac Isac de hautes vagues semblables à celles de la mer. Vania avait beau ramer de toutes ses forces, les muscles des bras tendus à l'extrême, il avançait péniblement. Quand il ramena la vieille femme chez elle, cette dernière se leva comme pour défier le vent et les eaux. Avec son corps ratatiné et son visage ridé, elle avait tout d'un esprit. De Baba Coaja¹ qui tue les enfants non baptisés. Ou des stryges qui boivent le sang des nouveau-nés. Vania croyait de tout son cœur aux histoires qu'on racontait dans le delta. Et quand la Vieille marmonna des choses inintelligibles et que les vagues se couchèrent devant eux, il craignit la vieille femme encore plus qu'avant.

Cette fois Leni avait pris ses précautions. Chaque semaine elle avait été lavée et enfumée. Elle avait bu de l'eau bénite et s'en était frotté le ventre. Constamment elle

1. L'impératrice des stryges, vampire.

avait eu sur elle les dix-neuf noms du diable, ainsi qu'un morceau de fer, un bouclier qui la protégeait des malédictions. Chaque jour elle s'était prosternée quatorze fois devant l'icône de la Sainte Mère de Dieu et elle avait prié. Avec la Vieille, elle avait aspergé d'eau le toit de roseaux et répété après elle: « Faites que j'accouche aussi facilement que cette eau revient à la terre. »

Vers la mi-mai, quand elle sentit approcher l'heure de la naissance, elle était parée. Elle s'extirpa de la maison pesamment tel un énorme poisson-chat monstrueux qui sort de l'eau et chercha Vania des yeux. Ne le voyant nulle part, elle avisa un garçon qui pêchait sur le ponton.

— Va chercher Vania! Dis-lui que c'est pour bientôt et qu'il doit aller quérir la Vieille. Dépêche-toi!

Et s'appuyant d'une main au mur de la maison, caressant son ventre de l'autre, elle se tourna vers son mari:

— L'enfant va arriver.

— Il n'a qu'à venir. Je vais déjà faire le cercueil.

Sans l'écouter, sa femme se traîna dans la maison sur ses jambes enflées, alluma une bougie neuve devant l'icône soigneusement nettoyée et prépara son lit pour l'accouchement. Iulian alla prendre des planches dans la remise à outils et entreprit de confectionner le cercueil de son enfant dans un coin de la cour. Leni s'étendit sur le lit et attendit; les coups de marteau, dehors, résonnaient jusqu'à elle. Elle souriait, elle était prête.

Ton grand-père, Ray, n'a jamais rien su du monde de Vania ou de Leni, de cette région où l'on n'était qu'à un doigt de Dieu, mais aussi du diable. Il y aurait connu un silence qu'il ne pouvait guère s'imaginer dans la métropole. Une tout autre sorte de rumeur que celle de l'affairement urbain. Cela commençait par le son de râpe doux et sec des roseaux qui se frottent les uns aux autres, le claquement de bec des cigognes et le bruissement des saules, des bouleaux et des frênes. Puis tout cela se fondait dans le bruit du

ressac sur les grands lacs et culminait dans les chants et les cris de milliers d'oiseaux. Le delta avait une respiration. Il inspirait au printemps et expirait à la fin de l'été. Ça aussi on l'entendait, il suffisait d'être patient.

Le seul delta dont L'Allumette eût entendu parler était celui du Mississippi, parce qu'il avait gelé pendant l'hiver rigoureux de 1899, ce qui avait fait les gros titres de la presse new-yorkaise. La bouche de ce fleuve-là était à des lieues de tout ce qu'il pouvait imaginer. De ce qu'il connaissait et de ce qu'il verrait jamais dans sa vie. En ce qui le concernait, le Danube avec son delta et ses habitants auraient aussi bien pu se trouver sur la Lune. Un fleuve lunaire. Mais une chose l'aurait peut-être intéressé : ç'aurait été de savoir s'il y avait des journaux, là-bas, et quelles étaient les nouvelles qui parvenaient aux oreilles des pêcheurs. Dans ces villages reculés, protégés de la marche du temps.

Le garçon connaissait le poste d'observation de Vania : à quelques centaines de mètres derrière le village, sur une éminence, en bordure de la roselière du lac d'Uzlina. Il avait amarré la barque à proximité et ne mit pas longtemps à voir apparaître le dos de Vania. Ce dernier observait une chose cachée dans les roseaux avec une telle concentration que le garçon put s'approcher à quelques mètres sans être repéré.

— Vania ! cria-t-il.

Le géant se retourna et lui sourit. Il posa son index sur sa bouche et lui fit signe d'approcher.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Parle tout bas, sinon tu vas l'effrayer.

— Qui ?

— Le héron cendré. Ça fait deux heures que je le regarde.

— Comment ça ?

— Je veux voir combien de temps il peut rester en équilibre sur une patte.

— Eh, Vania, ce n'est pas pour rien que tu passes pour un cinglé, dit le garçon en éclatant de rire.

— Ah, maintenant tu l'as fait fuir pour de bon.

Mais le garçon avait cessé de s'occuper de Vania ou du héron. Il inspectait une cabane qu'on avait construite sur une butte à l'abri des inondations et que les pêcheurs de la ville utilisaient souvent. La petite hutte était entièrement tapissée de papier journal. Le garçon, qui ne savait pas mieux lire que Vania, avait commencé à énoncer péniblement les mots, en suivant les lignes du doigt et, attiré par ses marmonnements, Vania s'approcha et s'accroupit à côté de lui.

— Lis plus fort ! Moi aussi je veux savoir ce qui se passe dans le monde.

— Mais ce sont des nouvelles de l'année dernière. De 1919. Il s'est passé d'autres choses, entre-temps.

— Je les apprendrai l'année prochaine. Maintenant, lis !

— Je ne sais pas bien lire ! protesta le garçon.

— Si le héron cendré tient sur une jambe, il n'y a pas de raison que, toi, tu ne puisses pas lire !

Le garçon dévisagea Vania avec surprise, car, pour une fois, ses paroles avaient pour lui un peu sens.

— Là il y a une nouvelle qui vient d'A-lle-magne, déchiffra-t-il.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce pays. Qu'est-ce qu'on dit de lui ?

— Rosa Lux-em-burg assassinée. Le 15 janvier.

— Qui sait dans quels milieux elle traînait. Continue !

— Soulèvement des spartakistes à Berlin. En janvier aussi. Puis il y a quelque chose sur des combats en mars à Berlin. Mille deux cents personnes ont été exécutées.

— Mais c'est autant que ceux de Maliuc, Crișan, Uzlina et Murighiol réunis, s'écria Vania.

— Tu sais ce que c'est un soulèvement ? demanda le garçon, et Vania fronça les sourcils.

— Un soulèvement, dit-il au bout d'un temps, c'est quand quelqu'un qui était tombé se lève. C'est ça un soulèvement. Satisfait de sa définition, il lui intima : Continue !

— Là il y a quelque chose en mai. Les troupes de l'armée im-pé-riale occupent Munich et combattent contre les com-mu-nistes. Et là, quelque chose en février : Ha-bi-bul-lah Khan, le quinzième émir d'Af-gha-nis-tan a été assassiné à la chasse.

— Encore un meurtre ? À la chasse ? On a eu ça chez nous aussi. Il y en a un qui a abattu son rival à la chasse aux cailles. Mais où se trouve le pays de cet émir ?

— Je n'en sais pas plus que toi, Vania. Regarde, là il y a une meilleure nouvelle, en juin : La dé-lé-ga-tion allemande signe le trai-té de paix de Ver-saill-es. Il n'y a pas eu de morts là.

— Maintenant ça me revient : l'Allemagne est un pays qui est à l'ouest et qui a commencé la Grande Guerre. C'est ce que disent les hommes à la taverne.

— Avant ou après avoir bu ? Ce qu'ils disent après ne vaut pas un clou, Vania. Peut-être que l'Allemagne a commencé la guerre et peut-être que non. Qu'est-ce que j'en sais ?

Ils se grisèrent longuement des nouvelles de l'année précédente. Tantôt c'était Vania qui lisait en suivant la ligne du doigt, tantôt le garçon. La plupart du temps c'était le garçon, mais le Lipovène s'essayait aussi à l'art difficile de la lecture à haute voix. Ils apprirent qu'un empereur était parti s'exiler en Suisse et que le Tyrol du Sud était devenu italien. Ils n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où ça se trouvait.

Ils apprirent aussi que dans ce pays, l'Italie, un certain Mussolini avait fondé un parti. Qu'un Premier ministre français avait échappé de justesse à un attentat, mais que par contre un ministre bavarois était mort de deux balles dans la tête et le dos. Que le HMY *Iolaire* avait coulé près

de la côte écossaise et que deux cent six marins s'étaient noyés. En bateaux et en tempêtes ils s'y connaissaient mieux. Et l'armée ukrainienne avait tué des Juifs, et l'anglaise, des sikhs et des hindous. Les deux garçons allaient de surprise en surprise.

La récente épidémie de grippe était surmontée, ce qui en soi était une bonne chose, si ce n'est qu'ils ignoraient ce qu'était une épidémie. Ils lurent que, le 29 mai, quelque part dans le monde le soleil s'était obscurci et que ce phénomène avait permis d'en savoir plus sur la lumière. Comment on apprenait quelque chose sur la lumière quand régnait l'obscurité demeura un mystère pour eux. Et en août, à Paris, un dénommé Charles Godefroy était passé en biplan sous l'Arc de triomphe.

Ils découvrirent aussi des gros titres sur leur propre pays. La Roumanie avait libéré l'ouest du pays de l'armée hongroise. Elle avait occupé Budapest et s'était retirée ensuite. Et elle avait pris la Transylvanie.

C'est là que Vania entendit pour la première fois parler de l'Amérique. D'où un dirigeable avait mis onze jours à gagner l'Europe et où un autre avait brûlé au-dessus d'une ville nommée Chicago. On arrêtait des anarchistes et on assassinait des Noirs. Des bombes explosaient dans une rue manifestement importante : Wall Street. Un violent ouragan avait tué six cents personnes dans un golfe nommé golfe du Mexique. Maintenant ils savaient au moins que l'Amérique était au bord d'une mer qui était peut-être aussi grande que la mer Noire.

Tout cela ne suffit pas à rendre l'Amérique antipathique à Vania. Mais que l'eau-de-vie y ait été interdite fut décisif. Ce ne pouvait être que funeste. La loi en question devait entrer en vigueur en janvier 1920, donc il y avait quatre mois de cela. Cette tentative ardue de comprendre le monde avait exténué les deux garçons. Ils s'affalèrent sur le sol humide et chaud.

— Tu sais, Vania, il vaut mieux passer sa vie à regarder les hérons, dit le garçon avec effort.

— Tu as bien raison. Il vaut mieux rester ici sur le delta. Ici on a tout ce qu'il faut.

Il faillit s'assoupir, mais, soudain, le garçon bondit et le tira par le bras.

— Vania, il faut que tu partes en vitesse! Il faut aller quérir la Vieille! L'enfant arrive!

Il ramait frénétiquement sur les canaux Litcov et Ceamurlia, se frayant un passage dans un épais tapis d'iris aquatiques et de nénuphars. La brusquerie de ses mouvements effrayait les oiseaux qui l'escortaient en volant devant la pointe de son bateau. Une couleuvre traversa la voie d'eau et disparut dans les fourrés. Les spatules blanches, les plongeurs arctiques, les échassiers, les poules d'eau cherchaient activement larves, mollusques, grenouilles et poissons. Il y aurait eu mille occasions de s'arrêter et de se laisser porter, mais le Lipovène avait autre chose en tête.

Le géant atteignit enfin le bras de Sulina, se laissa dériver quelques centaines de mètres jusqu'à la hauteur de Crișan et amarra son embarcation au ponton du bateau postal qui, deux fois par semaine, reliait Sulina à Tulcea. Sur le banc où les passagers attendaient habituellement, une pile de journaux que le bateau avait livrée le matin attendait toujours. La seule boutique du village était fermée, et dans les cafés personne ne se souciait de ce qu'il y avait dans les journaux.

À quoi bon, aussi? Année après année les esturgeons remonteraient la rivière pour frayer. Les nuées d'oiseaux obscurciraient le ciel l'été, et quitteraient le delta en automne jusqu'à la saison suivante. Seuls le héron cendré, la bernache et le grand cormoran resteraient en hiver tenir compagnie à l'homme, quand souffleraient les vents glaciaux. Et que les pêcheurs gelés se terreraient dans leurs cabanes, abandonnant le delta aux tempêtes, à la glace et au diable.

De toute éternité il en était ainsi et il en serait toujours ainsi. Nul besoin d'un journal pour le savoir. Mais été comme hiver on avait besoin de gnôle pour se tenir chaud. Les hommes se pressaient donc dans les tavernes, et le monde restait livré à lui-même.

Or, ce jour-là, le journal donnait une nouvelle qui aurait peut-être rassuré Vania. Deux photos s'étaient en première page. La première était celle du célèbre matador espagnol Joselito qui avait livré son dernier combat le 16 mai, elle n'aurait guère intéressé Vania. Mais la deuxième montrait le pape s'apprêtant à béatifier une Française nommée Jeanne. Et Dieu n'aurait sûrement pas voulu rappeler à lui l'âme d'un nouveau-né en un jour pareil ! Mais Vania ignore la pile de journaux, sa curiosité en la matière était assouvie pour la journée.

Il ne trouva pas la Vieille dans sa hutte en lisière du village, les voisins lui suggérèrent donc d'aller voir à la cabane de pêcheur du lac Bogdaposte. C'était à deux heures de bateau et le soir tombait déjà. Luttant contre le puissant courant du bras du Danube, il gagna péniblement l'autre rive, abritée dans un ancien méandre du fleuve.

La Vieille gisait, ivre morte, sur le sol de la cabane. Vania la souleva et la porta au bateau. Elle ne revint à elle qu'à mi-parcours. Il faisait sombre, car le ciel s'était couvert de nuages noirs et bas. Il fallait au Lipovène toute son habileté pour retrouver le chemin de la maison de Leni. Et il avait un nouveau souci avec la tempête qui menaçait et allait bientôt éclater. Le lac Isac était déjà très agité. Il fallait se hâter de gagner un petit canal suivant, où ils seraient mieux protégés.

Il entendait la Vieille, qui revenait peu à peu à elle dans le noir, parler à la proue du bateau :

— Qui es-tu ? Où tu m'emmènes ?

Vania gardait le silence, il sentait venir la fatigue, et ils avançaient à peine.

— Sainte Mère de Dieu, suis-je au ciel ou en enfer? s'écria la femme, effrayée.

Brusquement, avant que Vania puisse dire mot, la Vieille sauta sur ses pieds et se mit à crier et à geindre. Elle se démenait si bien qu'elle faillit faire chavirer le bateau. Vania la prit à bras-le-corps et la força à s'asseoir.

— C'est ça l'enfer! L'enfer! répétait-elle.

Au loin on entendit un grondement sourd, au deuxième et au troisième l'orage était déjà proche. Un premier éclair éclaira faiblement le ciel, un deuxième tomba sur un des nombreux prés des alentours. À sa lueur Vania distingua la figure terrorisée de la Vieille au fond de sa barque. Elle dut aussi avoir vu la sienne, car elle s'écria :

— C'est toi! Je croyais que j'étais en bateau avec le diable.

Tout le vivant était aux aguets, comme figé dans l'attente. De nouveaux éclairs illuminèrent le lac et les cimes des arbres de la rive. Ils étaient encore à cent mètres de l'entrée du canal qui les devait les conduire au petit lac d'Uzlina. Dans de brèves lueurs intermittentes on distinguait aussi les silhouettes sombres d'innombrables oiseaux — cormorans, pélicans, cygnes tuberculés — qui attendaient que la pluie se décide à tomber. Vania savait qu'il fallait faire vite. Si le vent bouchait l'entrée du canal en y amassant un îlot de roseaux, ils seraient prisonniers du lac. Toutes les autres nuits ça ne l'aurait pas dérangé; là, si.

Le vent s'apaisa, les éclairs et le tonnerre s'éloignèrent vers la mer. Ils se crurent sauvés, mais ce n'était qu'une brève accalmie. Les deux humains et les bêtes étaient plongés dans une obscurité totale, comme avant la création du monde. Des gouttes piquèrent la surface de l'eau, puis le calme revint quelques secondes. La pluie prenait son temps; trompant hommes et bêtes, elle les laissait espérer que c'était fini. Alors qu'elle retenait seulement son souffle, avant de frapper.

Quand ils atteignirent la ceinture de roseaux, ils étaient complètement trempés. La Vieille priait, mais l'averse était si bruyante qu'elle couvrait sa voix. Elle-même était visiblement impuissante face au déluge. Entre-temps le vent s'était levé de nouveau lui aussi. Vania ne trouvait pas l'entrée du canal. Il avait beau tâtonner à tour de bras, il ne sentait devant lui qu'un mur de roseaux impénétrable. Il n'y avait plus rien à faire. Il fallait attendre.

Iulian n'avait pas osé pénétrer dans la maison. Il avait passé presque toute la nuit sur un tabouret sous l'auvent, avec, à côté de lui, le cercueil d'enfant appuyé au mur. Sa femme gémissait, criait parfois, souvent priait. Au plus fort de la pluie il n'entendit plus rien. Il susurra alors les mots qu'elle disait, elle, tout le temps : « Que l'enfant glisse dans ce monde aussi facilement que l'eau coule. »

Mais l'enfant ne l'entendait pas de cette oreille. Il tourmentait sa mère, la faisait souffrir, repoussait sa venue au monde pour augmenter encore ses souffrances. Peut-être voulait-il tuer sa mère. Ou était-ce Necuratul avec qui elle luttait ? Iulian ne voulait pas le savoir, il avait fait sa part de travail : le cercueil.

Les cris étant de plus en plus déchirants, il avait cherché de l'aide auprès des voisins, mais aucun n'avait consenti à venir. En désespoir de cause il était allé prendre une bouteille de gnôle à la cuisine d'été et s'était assis avec la bouteille là-bas, où les premières pâles lueurs de l'aube l'avaient surpris. Puis il s'était affairé à ses filets, sans avancer réellement. Car, à chaque cri, il sursautait. Puis il épiait la voix de son fils. Il n'imaginait pas une seconde que ce pût être une fille. Il serait le père d'enfants mort-nés ou de fils.

Il s'était assoupi, ce furent les bruits venus du canal qui le réveillèrent. Il se promit de donner une raclée à Vania, mais quand il les vit tous les deux, épuisés, grelottants,

trempés, il oublia sa résolution. Dont le succès, au reste, eût été fort incertain, car le Lipovène était bon bougre, certes, mais c'était aussi le gaillard le plus grand et le plus costaud du village. Iulian aida la Vieille à sortir du bateau et lui demanda ce qui s'était passé. Elle ne répondit pas, marcha résolument vers la maison et ne s'arrêta qu'au cercueil.

— Il est bien trop grand. Qui veux-tu enterrer là-dedans? Toi peut-être? observa-t-elle, moqueuse, sans savoir que l'avenir lui donnerait raison. Il se peut que tu en aies vraiment besoin, si j'arrive trop tard. C'est la faute de cet imbécile. Il est parti en retard et a ramé trop lentement. Nous avons été retenus toute la nuit sur le lac Isac, et il s'est lamenté tout le temps que c'était sa faute.

Sans plus s'occuper des deux hommes, elle ôta ses bottes et entra nus pieds dans la maison. Elle ferma la porte derrière elle. Quand celle-ci se rouvrit plus d'une heure après, il faisait grand jour. Iulian et Vania n'avaient quasiment pas bougé. La Vieille redisparut dans la maison, et on n'entendit rien pendant un moment, si bien que les hommes craignirent que l'enfant fût mort — et sa mère avec lui. Le pêcheur commençait à regarder le cercueil, quand Leni se mit à crier et à gémir comme si sa dernière heure était arrivée. Le calme ne revint qu'au bout d'un certain temps.

La Vieille apparut longtemps après sur le seuil de la porte.

— Mais dis quelque chose, réclama Iulian. Ils sont morts tous les deux?

— Personne n'est mort, ici.

— Dieu soit loué! Pourquoi le petit ne pleure-t-il pas?

— L'enfant est vivant, mais je ne peux quand même pas te féliciter ou trinquer avec toi.

— Et pourquoi pas? demanda l'homme, hésitant car il se doutait de la réponse.

— Tu auras peut-être des petits-fils un jour, mais pour le moment tu n'as qu'une fille.

— Une fille? s'écria Iulian désespéré. Mais qu'est-ce que je vais faire d'une fille?

— Une fille! s'écria Vania, rayonnant.

— Ne sois pas idiot, répliqua durement la vieille à Iulian. Une fille, ce n'est pas un garçon, certes, et elle n'ira pas pêcher avec toi. Mais elle reprendra tes chaussettes, tiendra ta maison et te fera de savoureuses soupes de poisson. Maintenant viens à la fenêtre pour que je te la remette.

— Pourquoi par la fenêtre?

— Ce n'est pas possible autrement, si tu veux qu'elle survive. C'est par la porte que vous avez emporté vos enfants morts.

La Vieille mit un moment avant d'apparaître à la fenêtre avec un minuscule paquet. Elle le leva solennellement vers le ciel, comme si elle voulait d'abord montrer l'enfant à Dieu, avant de la montrer à son père. Elle dit trois fois le « Notre Père », puis elle posa la petite fille dans les bras de son père. Iulian écarta le linge et vit un visage clair aux yeux bleus, avec quelques cheveux blonds.

— Ça ne veut rien dire, marmonna la Vieille. Il y a beaucoup d'enfants qui viennent au monde avec les cheveux blonds.

— Mais pas quand on a la peau foncée comme moi.

La Vieille haussa les épaules, Iulian recula de quelques pas, et si Vania n'avait pas été là, il aurait laissé tomber l'enfant. Il se frotta la figure d'une main comme s'il voulait se réveiller, puis il mit le cap sur la taverne.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne pleure pas? demanda Vania.

— Parce que les femmes sont plus malignes que les hommes. Toi tu pleures tout de suite. Mais elle, elle sait qu'elle doit garder ses forces pour tout le reste de sa vie.

À cet instant la petite fille se mit à hurler si fort que les chiens des voisins commencèrent à aboyer. Du ventre sombre de la maison leur parvint la voix de Leni :

— Vania, apporte-moi ma fille, maintenant.

La Vieille baigna le nouveau-né une deuxième fois. Elle avait plongé un œuf dans l'eau, afin que l'enfant reste aussi intacte que celui-ci. Une pièce d'argent pour qu'elle ne manque jamais de rien. Du miel, pour que sa vie soit douce. Du lait pour qu'elle ait un teint de porcelaine. Un peu de pain pour qu'elle soit bonne comme le pain chaud. Et un bâtonnet d'encens pour chasser les mauvais esprits.

— Tu sais que, jusqu'au baptême, tu ne dois pas la lâcher des yeux. Le diable aime les enfants non baptisés. Voilà qui est fait aussi, dit-elle en posant la petite fille près de sa mère. Il manque juste un prénom.

— Peut-être que... commença Leni.

— Vous ne pouvez pas lui donner de nom, Iulian et toi. Vous avez déjà perdu trois enfants, ça porte malheur.

— Et qui alors ? demanda la femme à bout de forces, en se redressant un peu.

La Vieille n'eut pas à réfléchir longtemps, avant de se décider :

— On porte l'enfant à la route, et le premier qui passe dit comment elle doit s'appeler. C'est ce qui est prévu dans ces cas-là.

[...]